

19. Le goût avec lequel vivait le Christ

"J'ai été crucifié avec le Christ [tout le contraire du "à Dieu ne plaise, Seigneur, cela ne t'arrivera jamais !" de Pierre. Paul non seulement ne refuse pas la Croix, mais se laisse crucifier avec Lui], et ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi. Et cette vie, que je vis dans le corps [dans la chair], je la vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est livré pour moi." (Ga 2,19-20)

La foi est ce sentiment selon Dieu qui nous permet de goûter dans notre humanité, dans notre chair, le goût de la vie du Christ, le goût de la vie que vivait le Christ, dans tous les détails, des fleurs à la pluie, du grain de sénevé aux champs de blé, des moutons au chameau, du pain au vin, des figues aux œufs, des jeux des enfants à la foi des lépreux, etc. Parce que tout l'Évangile illustre les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus, le goût de la vie qu'avait Jésus en vivant comme Fils du Père, rempli de l'Esprit Saint, vivant pour aimer jusqu'à donner sa vie pour les pécheurs.

Lorsqu'on perd le goût de la vie, même la vocation devient un métier. Ce n'est plus notre vie, mais une profession. Et nous commençons à goûter autre chose, quand nous enlevons l'uniforme et que nous nous sentons libres de vivre, en jouissant de nous-mêmes et pour nous-mêmes, et à notre manière. Mais inmanquablement, dans ces cas, ce n'est plus le goût de la réalité que l'on cherche, mais le goût d'un rêve, d'un mirage.

Comment peut-on perdre le goût de la vie en suivant une vocation ? Peut-être justement parce qu'on ne la suit pas jusqu'au fond, jusqu'aux profondeurs de nous-mêmes, c'est-à-dire jusqu'à notre cœur assoiffé de sens et de bonheur, et donc de désir de goûter la vie, de vivre chaque instant, chaque circonstance et rencontre avec un sentiment de plénitude. Mais cela se vit si nous suivons le Christ non seulement de l'extérieur, formellement, mais jusqu'à son mode de vie, jusqu'à Le laisser vivre en nous. Et cela signifie jusqu'à entendre, goûter la vie comme Lui la sentait et la goûtait, jusqu'à, précisément, avoir en nous "les sentiments qui sont dans le Christ."

Mais qu'est-ce qui mettait du goût, qui donnait sens à chaque détail de la vie humaine de Jésus ? Qu'est-ce qui faisait jaillir en Lui le goût de la vie, Lui qui pourtant venait du Ciel, Lui qui avait assez de plénitude de vie et de goût dans la Trinité sans devoir venir trouver du goût dans notre vie humaine, qui plus est détériorée par le péché, dans une société, dans une culture, dans une nature détériorée par le péché, même pour Lui qui était sans péché. Dans l'Évangile il y a d'innombrables exemples de ce qui jaillissait en Jésus quand il goûtait quelque chose, même minime, comme un moineau, un lys, une vieille femme qui met deux piécettes dans le trésor du Temple, la couleur des nuages qui flottent dans le ciel, la masse d'un chameau, un champ de blé mûr, la convivialité d'un banquet, un père qui donne un œuf à son fils... Qu'est-ce qui faisait jaillir en Jésus le goût en tout ce qu'Il vivait ?

Le Père ! La mémoire du Père, du Père présent, uni à Lui à cet instant comme dans l'éternité, à cet instant parce que dans l'éternité. Et la mémoire du Père signifiait

que Jésus percevait les sentiments du Père reflétés sur la réalité, sur l'instant, sur le geste, sur la circonstance, sur la personne dont Jésus faisait l'expérience. Et le goût, un goût débordant de joie, venait précisément de la conjonction que la mémoire de Jésus faisait entre les sentiments du Père et cette chose, ce détail. « En cette heure, Jésus tressaillit de joie dans l'Esprit Saint et dit : "Père, Seigneur du ciel et de la terre, je proclame ta louange, car tu as caché ces choses aux sages et aux savants et tu les as révélées aux tout-petits. Oui, Père, parce que tu l'as décidé dans ta bienveillance. Tout m'a été donné par mon Père et personne ne sait qui est le Fils, sauf le Père, ni qui est le Père, sauf le Fils et celui à qui le Fils voudra le révéler." » (Lc 10,21-29).

C'est cette conjonction entre la mémoire du Père et l'expérience vécue qui remplissait de goût la vie de Jésus, de goût et de joie. Le goût de la réalité qui Le remplissait de joie reconnaissante à tout instant était cette mémoire du Père comme Celui qui a tout donné aux petits "dans sa bienveillance", c'est-à-dire gratuitement. Le goût de toute chose pour Jésus était la conscience que cette chose était donnée, que cette chose était un signe de la bienveillance du Père qui a tout donné au Fils, et donc que toute chose, chaque circonstance, chaque rencontre permettait de savoir qui est le Père, de connaître le Père. Et c'est ce goût de la vie que le Christ nous a communiqué, de telle sorte que grâce à Lui nous aussi puissions faire mémoire dans le présent que tout est donné par le Père, et donc motif de gratitude, d' "eucharistie", parce qu'à travers chaque fragment de la réalité, il nous est donné de connaître le Père et le Fils comme Ils se connaissent et s'aiment.

Même sur la Croix, Jésus a trouvé dans la référence au Père, dans la mémoire des sentiments du Père mendiés dans l'agonie de Gethsémani, le sens positif de cette circonstance terrible, et Il l'a rayonné, l'a communiqué. Au larron repentant Il a communiqué la certitude d'aller au Paradis, auprès du Père (cf. Lc 24,43). Et Marc nous fait remarquer que ce n'est pas tellement le tremblement de terre qui a donné la foi au Centurion, mais plutôt la façon dont Jésus était mort : « Le centurion, qui se tenait en face de lui, l'ayant vu expirer de cette façon, déclara : "Vraiment, cet homme était le fils de Dieu !" » (Mc 15,39).

Qu'a donc vu cet homme, ce païen, debout en face de Lui, en Sa présence ? Qu'a-t-il vu, probablement du haut de son cheval, position qui lui permettait presque de se tenir face à face avec Jésus ? Il doit avoir perçu le sens que la relation avec le Père donnait à la mort du Christ, à son expiration, à sa façon de rendre l'esprit. "Vraiment, cet homme était le fils de Dieu !" Il n'est pas possible de confesser le mystère du Christ avec cette précision sans avant tout une grâce spéciale, mais la grâce de discerner le sens avec lequel Jésus lui-même vivait sa mort, c'est-à-dire en l'accueillant comme don du Père et en la Lui donnant avec gratitude.

Voici, il nous est demandé et donné, demandé parce que donné, de vivre le goût de chaque instant de la vie, jusqu'à la mort, donc le goût de vraiment *toute* la vie, en faisant mémoire du Christ comme Lui faisait mémoire du Père, ou en faisant mémoire du Père comme Jésus, ou en Jésus, ce qui est la même chose.